

Vincent Battesti
Retour de vol ZERO-G :
« *Nec pluribus impar* : sensoriel idiosyncrasique d'une anthropologie extraterrestre »
Résidence de recherche en impesanteur de l'Observatoire de l'Espace

Observer en vol parabolique est une gageure. C'est pourtant ce que font tous les collègues scientifiques dans l'avion pendant le vol qui enchaîne ses 31 paraboles en alternant 1G, 2G, 0G, 2G, puis 1G, etc. Tous sanglés à leurs expérimentations, à travailler malgré ces étranges et inhabituels (*anormaux*) changements de l'environnement. C'est mercredi, le second vol de la semaine de la 62^e campagne de vols paraboliques. À quelques exceptions, ces vols sont réservés aux sciences physiques et biologiques. Je fais partie — grâce à l'Observatoire de l'Espace du Cnes — des exceptions, qui ont droit à un vol dans la campagne. Je suis anthropologue. Et mon régime d'observation est évidemment tout autre : j'observe des humains.

Observer en vol parabolique est une gageure à plusieurs titres : comment faire de la science sur la science en train de se faire, le temps d'un vol oscillant au-dessus de l'Atlantique ? Comment travailler sur une communauté — qui réfute parfois ce terme, alors, disons — un collectif qui n'a en partage qu'une carlingue d'Airbus A310 ? Quand on sait l'attachement féroce des anthropologues au temps long de l'enquête de terrain — férocité toute légitime, la familiarisation requise auprès de collectifs pour le recueil de données est aussi obligatoire qu'elle n'est pas immédiate.

Heureuse expérience d'un ethnologue égaré sur un drôle de terrain, mais promise à l'échec ? Pas tout à fait.

Mon projet scientifique, titré « Anthropologie extraterrestre : sensorialité et cosmos », s'était préparé au pire : un terrain *one-shot* et l'un des sujets les plus difficiles (d'expérience) à travailler, les sensorialités (alimenté par une anthropologie des techniques du corps). Avec l'aide de l'Observatoire de l'Espace, c'est un double terrain qui s'est mis en place : double parce que je décidais de ne pas observer seulement le vol et son contenu, mais tout le contexte de production du vol et de son contenu en étant en immersion à Novespace dès la première semaine de la campagne, dédiée à la préparation technique des expériences à mener à bord. Cette semaine précède la seconde des vols paraboliques proprement dits. Double aussi avec deux immersions successives dans cet univers — plus exotique pour moi que les oasis du Sahara ou d'Arabie — lors de la 57^e campagne du Cnes d'octobre 2019, puis cette seconde fois, la 62^e de mars 2022 (en laissant passer la période des restrictions dues à la pandémie de Covid-19). La seconde diffère sur un point essentiel de perspective. J'ai pu en effet mener à son terme une observation participante : non seulement en vivant avec les équipes leurs préparatifs ou en embarquant dans l'avion des caméras GoPro pour filmer, et ensuite visionner avec les expérimentateurs leur « situation » en impesanteur pour dépasser l'indicibilité de cette expérience sensorielle, mais aussi en participant à l'un des vols paraboliques, et en éprouvant moi-même cette expérience unique de l'impesanteur.

Puissance de l'observation participante. L'outil est devenu, à raison, indispensable à l'ethnographe pour son recueil de données. Ce mercredi-là, donc, second vol de la semaine, j'en mesurais la puissance. Mon expérience de l'impesanteur est idiosyncrasique — un autre texte (un article scientifique à venir) sera l'espace adéquat pour développer mon analyse de l'expérience des autres. Ici, j'évoque la mienne en propre, celle de l'observateur qui s'observe, le récit peu habituel de l'ethnographe sur son expérience sensorielle personnelle. Et finalement, mon récit n'est pas plus intéressant que celui des autres, car pour dire ma sensorialité

et une sensorialité d'une expérience à nulle autre pareille (*nec pluribus impar*, donc sans comparaison terme à terme possible), je bute sur les mêmes écueils que ceux avec qui je partage la situation et la culture. Des narrations toujours bien volontairement formulées par les uns et les autres, mais toujours contées par tâtonnement, à l'aide de ressources lexicales (en français) incompetentes à restituer le ressenti et qui concluent souvent que l'expérience est confuse et à nulle autre pareille, qu'on ne peut la rattacher à une autre expérience, déjà vécue. Cependant, cette expérience est singulière, car pendant ces quatre semaines cumulées en mission j'ai colligé les témoignages sous forme d'un vaste corpus d'entretiens semi-dirigés. J'étais dépositaire et même analyste de ces discours sur les expériences intimes de chacun avec l'impesanteur. Néanmoins, cette expérience sensorielle, par corps, de l'impesanteur renouvelle entièrement mon travail et mes données. Mon récit de l'expérience ? Je l'ai résumée à chaud lors du débriefing qui suit toujours à Novespace le vol de la journée : enthousiasmant et frustrant. Le fort sentiment d'être émerveillé à l'orée d'une nouvelle dimension à explorer (où l'on subodore toutes les potentialités physiques, intellectuelles, d'action et de réflexion), mais les volets se refermaient brutalement au bout des 22 secondes de la durée de la parabole. Enthousiasmant, car dans le bruit, les tremblements de son environnement et la stupeur, est vive la stimulation intellectuelle, dans un corps qui ne comprend pas ce qui lui arrive. J'ajoutais que, méthodologiquement, il était difficile de trouver ses marques pour une observation participante à bord : peu à observer (donc beaucoup de détails à relever), en trop peu de temps, le tout dans un état éthéré induit par la scopolamine.

Le temps de digestion de l'expérience est long. Elle reste marquante sur la durée, à en croire les entretiens que j'ai menés. Le lendemain, dans mon carnet de notes, je notais qu'il n'y avait pas eu (pour moi) d'effet « waouh » : la situation est improbable, flotter dans l'air et toutes les positions se valent (haut, bas, etc.), certes, mais d'abord... intéressante, très intéressante, et agréable. « Je suis toujours en train de *processer*. Ayant eu les réponses [aux questions de mes entretiens] de tout le monde, toutes me vont, et aucune, expérience idiosyncrasique. » Ce qui m'intriguait le plus était que flottait ce sentiment diffus de déjà-vu (ou déjà-ressenti, en l'occurrence) : un sentiment d'avoir déjà vécu « ça », ce « ça » indicible, sans savoir quoi, sans savoir à quoi rattacher cela. Ce sentiment de familiarité au cours d'une expérience à nulle autre pareille — pour moi, l'espèce ou même la vie — d'impesanteur engendre évidemment une certaine perplexité. Il cohabitait avec le sentiment tout aussi fort de l'absolue nouveauté de l'expérience. Une hypothèse peut être que le déjà-vu ne renvoie pas à la situation d'impesanteur, mais à la plongée, l'immersion (encore une fois, le vocabulaire est inadéquat) dans un nouvel élément, ou plus simplement dans une nouvelle situation expérientielle. Ce cerveau et son équipement sensoriel, socialement éduqués, façonnés et préparés à embrasser la nouveauté.